

Chapitre VII

AGIR EN PETIT ENFANT OBÉISSANT

1. Reprise introductive

Nous avons essayé de voir précédemment la place de la dévotion à l'Enfant Jésus dans notre chemin vers une vie cachée en Dieu. Il s'agit là de ce que l'on appelle traditionnellement une « dévotion particulière », c'est-à-dire d'une dévotion à laquelle Dieu peut nous appeler à un moment du chemin, mais qui n'est pas nécessaire à tous. Ce qui est par contre absolument nécessaire, c'est – nous l'avons vu – de contempler Jésus dans sa relation au Père. Nous avons besoin de la médiation du Christ, et le Christ est, par tous les mystères de sa vie, « le Chemin » (cf. Jn 14, 6), le « Médiateur » (cf. 1 Tm 2, 5). **Laissons l'Esprit Saint nous « introduire »** (cf. Jn 16, 13) dans chacun de ses mystères aux temps et moments voulus, selon « les voies incompréhensibles » (cf. Rm 11, 33) de Dieu. Nous n'avons donc pas à nous forcer, à nous contraindre à telle ou telle dévotion particulière en voulant imiter à tout prix tel ou tel saint, mais il nous faut plutôt demeurer à l'écoute des signes de Dieu et de ce que l'Esprit Saint murmure à notre cœur.

« Lorsque j'étais un enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant ; **une fois devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant** »¹ (1 Co 13, 11). Par rapport à la voie d'enfance à laquelle nous sommes tous appelés pour être admis dans l'intimité de la vie trinitaire, il est important de voir que le « redevenir comme des petits enfants » (cf. Mt 18, 3) se situe d'abord, et essentiellement, au niveau de notre cœur profond. Il ne s'agit pas de vouloir imiter les « petits enfants » ou plutôt les « enfants » dans leur manière de se comporter, de « parler », de « penser », de « raisonner »². Il ne s'agit pas redevenir comme des mômes ou de rester naïfs et immatures, incapables d'**entrer dans le sérieux de la vie** » pour reprendre une expression utilisée par la petite Thérèse elle-même³. Il ne faudrait pas, évidemment, que sous prétexte d'esprit d'enfance, nous nous laissions aller à nous complaire dans un certain **infantilisme**, à nous conforter dans une fuite de la réalité. Il est plus facile de planer que d'entrer dans cette réalité de la vie qui est dure, qui est un combat continu, un combat qui ne permet à aucun moment de se

¹ De même en 1 Co 14, 20 : « Frères, **ne soyez pas des enfants pour le jugement** ; des petits enfants pour la malice, soit, mais **pour le jugement, soyez des hommes faits.** »

² L'infantilisme se situe beaucoup au niveau du comportement.

³ Notamment à propos de sa sortie de sa longue et douloureuse période d'extrême fragilité psychique : « Cette période s'étend depuis l'âge de 4 ans et demi jusqu'à celui de ma quatorzième année, époque où **je retrouvai mon caractère d'enfant tout en entrant dans le sérieux de la vie** » (Ms A, 13r^o).

laisser aller comme des gamins inconscients du vrai poids des choses. En ce sens, saint Paul ne dit-il pas : « **Veillez, soyez fermes dans la foi, soyez des hommes, soyez forts ?** » (1 Co 16, 13) En réalité, tout est « sérieux » de ce qu'il nous est donné de vivre sur cette terre. Tout mérite notre application, notre attention, puisque tout a un sens, une valeur dans le regard de Dieu. Il veut, en effet, « tout faire contribuer à notre bien » (cf. Rm 8, 28), à notre salut éternel⁴. Rien n'est à traiter d'une manière légère et frivole⁵.

Ainsi, la perfection évangélique à laquelle nous sommes appelés consiste à tout **vivre en « hommes faits »** (cf. 1 Co 14, 20), **mais avec un cœur d'enfant** ou, plus précisément, un cœur de tout-petit. Il s'agit essentiellement de retrouver ce qui caractérise la toute petite enfance : un cœur tout ouvert à l'amour, un cœur qui vit de communion, de cette communion d'amour pour laquelle nous sommes radicalement faits⁶. En tout ce que nous faisons comme des adultes, rechercher d'abord la communion d'amour avec Dieu dans la confiance et l'abandon, voilà le véritable esprit d'enfance⁷.

⁴ Au sens où la petite Thérèse écrit à sa cousine Cécile Maudelonde devenue Madame Pottier : « Ils sont donc passés pour nous deux, les jours bénis de notre enfance ! Nous sommes maintenant dans le sérieux de la vie, le chemin que nous suivons est bien différent, cependant le terme est le même. Toutes les deux, nous ne devons avoir qu'un même but : nous *sanctifier* dans la voie que Dieu nous a tracée » (LT 166).

⁵ À l'inverse de l'impie qui vit comme un insensé : « Il ne se soucie pas de ce qu'il doit mourir et qu'il a une vie brève (...) Car il a méconnu Celui qui l'a modelé (...), mais **il a estimé que notre vie est un jeu d'enfant**, et notre existence une foire à profit (...) » (cf. Sg 15, 9-12).

⁶ Comme l'exprime la célèbre poésie de Thérèse : *Vivre d'amour*. On peut percevoir ici la différence entre l'enfant et le tout-petit. Nous le savons bien, le développement de notre « moi » orgueilleux, possessif, jouisseur, dominateur, commence très tôt parce que notre cœur de tout-petit ne trouve pas de réponse à son attente d'un amour plénier, d'une communion totale. Chez l'enfant qui sait marcher et parler, qui devient un peu autonome, le cœur profond est déjà en très grande partie refoulé.

⁷ Il nous semble pouvoir dire ici que pour être à même d'entrer en profondeur dans l'esprit d'enfance, il faut d'abord parvenir à une certaine maturité, une certaine possession de soi, une certaine liberté dans un effort de vérité sur soi. Il faut d'abord grandir (mais non se grandir) pour pouvoir ensuite « redevenir comme un petit enfant ». Celui qui reste dans **une dépendance aliénante vis-à-vis des autres** dans son besoin d'être reconnu, comment pourrait-il entrer dans une vraie dépendance à l'égard de Dieu ? Celui qui ne se possède pas lui-même, comment pourrait-il s'abandonner entièrement à Dieu ? Celui qui n'est pas construit, comment pourrait-il renoncer à s'appuyer sur lui-même ? On ne peut lâcher que ce que l'on possède. Le regard que la petite Thérèse porte sur son propre parcours est très éclairant à ce sujet : « **J'étais vraiment insupportable par ma trop grande sensibilité**, ainsi, s'il m'arrivait de faire involontairement une petite peine à une personne que j'aimais, au lieu de prendre le dessus et de ne pas *pleurer*, ce qui augmentait ma faute au lieu de la diminuer je *pleurais* comme une Madeleine et lorsque je commençais à me consoler de la chose en elle-même, je *pleurais d'avoir pleuré*... Tous les raisonnements étaient inutiles et je ne pouvais me corriger de ce vilain défaut. Je ne sais comment je me berçais de la douce pensée d'entrer au Carmel, **étant encore dans les langes de l'enfance** !... Il fallut que le Bon Dieu fasse un petit miracle pour me faire **grandir** en un moment et ce miracle il le fit au jour de Noël, en cette *nuit* lumineuse qui éclaire les délices de la Trinité Sainte, Jésus le doux *petit* Enfant d'une heure, changea la nuit de mon âme en torrent de lumière... en cette *nuit* où Il se fit *faible* et souffrant pour mon amour, **Il me rendit forte et courageuse**, Il me revêtit de ses armes et depuis cette nuit bénie, je ne fus vaincue en aucun combat, mais au contraire je marchai de victoires en victoires et commençai pour ainsi dire “une course de géant !...” » (Ms A, 44v°.) Celle qui parle ainsi est la même qui nous apprend à « rester pauvre et sans force » (cf. LT 197). Il y a faiblesse et faiblesse. Celle en laquelle la puissance divine se déploie n'est pas celle de l'enfant immature, mais celle d'une impuissance reconnue et acceptée.

2. Croire en la valeur divine de notre fiat

« Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que Moi, Je Suis et que **je ne fais rien de moi-même**, mais je dis ce que le **Père** m'a enseigné, et celui qui m'a envoyé **est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît** » (cf. Jn 8, 28-29). En même temps qu'il affirme sa divinité, celle qu'il possède comme Fils de Dieu, Jésus laisse parler son cœur d'enfant, de tout-petit. Lui, qui vit de la communion avec le Père, de la présence du Père qui est « avec lui », « fait toujours ce qui lui plaît ». Précisément parce qu'il vit de cette communion, il demeure en tout totalement dépendant du Père. Il n'a pas d'autre vie, pas d'autre « nourriture » que de « faire la volonté de son Père » (cf. Jn 4, 34). C'est, en effet, dans l'obéissance au Père, en « faisant toujours ce qui lui plaît » que se réalise la communion⁸. Au fur et à mesure que l'âme accepte de voir sa misère et son impuissance à faire quoi que ce soit en dehors de Dieu, au fur et à mesure qu'elle **se détache des œuvres**, ne comptant plus sur elles pour se justifier, l'âme sort du « faire pour faire » et entre dans un faire tout relatif à la communion. Elle entre dans une vraie vie d'amour parce que son activité est toute au service de sa vie d'amour : **l'action devient matière à un abandon** obéissant dans l'humilité et la confiance. Elle est matière à **l'union**, à une union qui se nourrit du sacrifice de l'obéissance (cf. 1 Sm 15, 22).

Ce qui compte pour le petit enfant, ce n'est pas de réussir à faire de grandes choses à travers son action, mais c'est seulement et simplement de plaire à ses parents. Ce n'est même pas de devenir meilleur, d'acquérir des vertus en les exerçant, de devenir juste et saint, de pouvoir aimer, mais **uniquement de plaire** pour demeurer dans la communion⁹. Chez celui qui vit dans cet esprit d'enfance, il n'y plus de place pour un retour sur soi, une secrète complaisance en soi parce que, d'une part il est convaincu de son néant et que, d'autre part le désir de plaire à Dieu et la joie de la communion transportent l'âme hors d'elle-même. **Elle ne met plus en effet sa joie en elle mais en Dieu**. Elle peut dire en toute vérité : « Que m'importe de n'être rien du moment que Dieu m'aime et me fait vivre avec lui ? » Elle ne cherche plus sa justice propre, sa gloire propre, celle d'aimer¹⁰, mais elle met sa joie dans le regard d'amour de Dieu sur elle telle qu'elle est dans sa faiblesse, sa pauvreté, son impuissance à aimer par elle-même, et se laisse ainsi revêtir d'une justice, d'une sainteté, d'un amour nouveau qu'elle reçoit tout entier de son Père du ciel¹¹. Elle agit à l'intérieur de cette conscience

⁸ Qui trouve son fondement dans ce que l'on appelle traditionnellement « **l'union de volonté** », dont le degré mesure notre degré d'union à Dieu (cf. Jn 4, 21 ; 23). Vouloir, en tout, que ce que le Père veut.

⁹ Comme la petite Thérèse l'expliquait à sa sœur Céline : « Les enfants ne travaillent pas pour se faire une position, disait-elle ; s'ils sont sages, c'est pour contenter leurs parents ; ainsi **il ne faut pas travailler pour devenir des saintes, mais pour faire plaisir au bon Dieu** » (*Conseils et souvenirs*, Cerf 1996, p. 46).

¹⁰ La gloire la plus grande, c'est la gloire d'aimer. L'âme se glorifie de ses œuvres ultimement parce qu'elle jouit à travers elles du sentiment d'aimer. Dans ce qu'elle fait pour les autres, elle se complait en l'amour qu'elle est capable de donner. En réalité, à son insu, elle aime aimer plus qu'elle n'aime les autres.

¹¹ « Comment pouvez-vous croire (en moi), vous qui recevez votre gloire les uns des autres, et ne cherchez pas la gloire qui vient du Dieu unique ? » (Jn 5, 44.) Dans ce basculement d'une vaine gloire

que ce n'est pas la grandeur de l'œuvre, mais la profondeur de l'obéissance, de l'abandon à Dieu et à sa sainte volonté qui donne à l'action sa véritable efficacité. De là naît **une sainte « indifférence »**¹² qui fait que l'on est aussi prêt à passer son temps à nettoyer sa chambre qu'à parler de Dieu. **Seul compte notre « fiat »**, notre consentement humble et confiant au désir de Dieu. C'est lui qui donne à tout ce que nous faisons une valeur divine.

3. Vivre toutes nos actions comme autant de sacrifices

« **Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; car hors de moi vous ne pouvez rien faire** » (Jn 15, 5). Nous pouvons comprendre ici plus profondément cette parole du Christ qui est au cœur de la morale chrétienne. Demeurer dans le Christ, c'est demeurer dans son obéissance et son abandon au Père, dans son esprit filial, sa sainte enfance. Cela signifie donc aussi communier, **participer à « l'offrande » qu'il a faite de lui-même** au Père « pour enlever les péchés d'un grand nombre » (cf. He 9, 28), précisément dans et par son abandon. C'est en effet « **par son obéissance** que la multitude a été constituée juste » (cf. Rm 5, 19). Pas d'autre source de salut, ni de fécondité spirituelle. Agir dans le Christ signifie agir à l'intérieur du mystère pascal, en passant avec lui vers le Père par l'exercice de l'obéissance, de l'abandon dans l'action elle-même. En obéissant « comme des enfants bien-aimés » (cf. Ép 5, 1), nous devenons « un frère et une sœur » (cf. Mc 3, 35) pour le Christ au sens où nous lui sommes étroitement associés et, plus encore, nous devenons « une mère » pour lui au sens où nous lui permettons de vivre, de renouveler son mystère en nous et, à travers nous, dans le monde.

« Je vous exhorte donc, frères, par la miséricorde de Dieu, à **offrir vos corps en hostie** (sacrifice) vivante, sainte, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre » (cf. Rm 12, 1). Il nous faut apprendre à « offrir nos corps », c'est-à-dire à nous offrir nous-mêmes, concrètement, dans nos « actes extérieurs ». Il y a en effet une double offrande : l'offrande intérieure – que l'âme fait d'elle-même à Dieu en se rendant totalement disponible à sa volonté –, et l'offrande extérieure – l'offrande de notre corps, de nos membres comme capacités d'agir – qui suit logiquement l'offrande intérieure, la prolonge et lui donne en même temps toute sa perfection. Le Christ sur la Croix est allé jusqu'au bout de « l'offrande de lui-même » (cf. He 9, 28) par « l'oblation de son corps » (cf. He 10, 10). De même pour nous, comme nous y exhorte saint Paul : « **Offrez-vous vous-mêmes** (disposez de vous-mêmes) pour Dieu comme des vivants revenus de la mort, **et vos membres** en armes de justice pour Dieu » (cf. Rm 6, 13).

à la vraie gloire, s'ouvre l'espace d'une foi-adhésion-communion au Christ, Fils de Dieu, tout abandonné à son Père.

¹² Pour reprendre le terme de saint Ignace. Notons que l'on n'est pas « indifférent » à ce que l'on fait, mais au fait de faire telle chose plutôt que telle autre, n'ayant en vue que le désir de Dieu.

Chacune de nos actions peut devenir ainsi un sacrifice, une offrande, une « hostie vivante » qui rejoint l'unique sacrifice du Christ¹³.

À partir de là, en considérant que rien de ce que nous faisons de nous-mêmes en suivant notre volonté propre n'est vraiment fécond, utile au salut, et que l'essentiel de la valeur de nos actions consiste dans la profondeur de l'offrande de nous-mêmes, il devient possible, au niveau de nos activités elles-mêmes¹⁴, **d'entrer dans la sagesse de la Croix** en renonçant à « rechercher ce qui nous plaît », même quand cela « est permis » (cf. 1 Co 10, 23). « Car c'est un devoir pour nous, les forts, de porter les faiblesses de ceux qui n'ont pas cette force et **de ne point rechercher ce qui nous plaît**. Que chacun d'entre nous plaise à son prochain pour le bien, en vue d'édifier. Car le Christ n'a pas recherché ce qui lui plaisait (...) » (cf. Rm 15, 1-3). Si nous voulons faire du bien aux âmes par nos actions, il nous faudra toujours en payer le prix en « sacrifice », c'est-à-dire en offrande de notre volonté propre¹⁵ : « Si le grain de blé ne meurt (...) » (cf. Jn 12, 24) ; mourir à nous-mêmes, « mortifier nos membres » (cf. Col 3, 5) dans tout ce que nous faisons, en sachant profiter des perches que Dieu nous tend. En commençant par les petites¹⁶.

¹³ Comme l'enseigne le Concile : « Les baptisés, en effet, par la régénération et l'onction du Saint Esprit, sont consacrés pour être une demeure spirituelle et **un sacerdoce saint, pour offrir, par toutes les activités du chrétien, autant de sacrifices spirituels**, et proclamer les merveilles de celui qui, des ténèbres, les a appelés à son admirable lumière (cf. 1 P 2, 4-10). C'est pourquoi tous les disciples du Christ, persévérant dans la prière et la louange de Dieu (cf. Ac 2, 42-47), doivent **s'offrir en victimes vivantes, saintes, agréables à Dieu** (cf. Rm 12, 1) » (*Lumen Gentium*, n° 10). « À ceux qu'il s'unit intimement dans sa vie et sa mission, il (le Christ) accorde, en outre, une part dans sa charge sacerdotale pour l'exercice du culte spirituel en vue de la glorification de Dieu et du salut des hommes. C'est pourquoi les laïcs reçoivent, en vertu de leur consécration au Christ et de l'onction de l'Esprit Saint, la vocation admirable et les moyens qui permettent à l'Esprit de produire en eux des fruits toujours plus abondants. En effet, toutes leurs activités, leurs prières et leurs entreprises apostoliques, leur vie conjugale et familiale, leurs labeurs quotidiens, leurs détente d'esprit et de corps, **s'ils sont vécus dans l'Esprit de Dieu**, et même les épreuves de la vie, pourvu qu'elles soient patiemment supportées, **tout cela devient « offrandes spirituelles, agréables à Dieu par Jésus-Christ »** (1 P 2, 5) ; et dans la célébration eucharistique **ces offrandes rejoignent l'oblation du Corps du Seigneur** pour être offertes en toute piété au Père » (id., n° 34).

¹⁴ Et non seulement dans les épreuves comme nous l'avons vu précédemment.

¹⁵ La petite Thérèse l'avait compris quand elle disait : « **On sent qu'il faut (pour faire du bien aux âmes) absolument oublier ses goûts, ses conceptions personnelles** et guider les âmes par le chemin que Jésus leur a tracé, sans essayer de les faire marcher par sa propre voie. (...). J'aimerais mille fois mieux recevoir des reproches que d'en faire aux autres, mais **je sens qu'il est très nécessaire que cela me soit une souffrance, car lorsque l'on agit par nature, c'est impossible** que l'âme à laquelle on veut découvrir ses fautes comprenne ses torts, elle ne voit qu'une chose : La sœur chargée de me diriger est fâchée et tout retombe sur moi qui suis pourtant remplie des meilleurs intentions » (Ms C, 22v°-23r°).

¹⁶ « Oui, mon Bien-Aimé, voilà comment se consumera ma vie... Je n'ai d'autre moyen de te prouver mon amour, que de jeter des fleurs, c'est-à-dire **de ne laisser échapper aucun petit sacrifice, aucun regard, aucune parole, de profiter de toutes les plus petites choses** et de les faire par amour... » (Ms B, 4r°).